

CHAPITRE XLIX

**LES ULTIMES ÉVÉNEMENTS LOCAUX
DU XIX^e SIÈCLE**

LA VISITE À TOULON DE L'ESCADRE RUSSE
DE L'AMIRAL AVELLAN
ET LES FÊTES MÉMORABLES DE 1893

Le vendredi 13 octobre 1893 régnait sur notre littoral un temps d'automne splendide ; la mer était plate, le soleil brillant, les hautes terres du continent étaient enveloppées d'un léger voile de vapeurs qui noyaient leurs masses et leur profil imposants.

Bref, la matinée s'annonçait douce et magnifique.

De bonne heure, un grand nombre d'habitants de La Seyne, de ses campagnes et des alentours s'étaient transportés sur le rivage : au Bois-Sacré, sur la hauteur de l'Éguillette, à Balaguier et au Manteau-Tamaris ; ceux de Saint-Mandrier, au Cannier et à Cépet. Tout ce monde endimanché et joyeux, muni de quoi boire et manger.

C'est que l'on allait bientôt saluer une chose d'importance : la visite dans nos eaux d'une escadre confirmant l'alliance de la France avec l'empire des tsars, c'est-à-dire la fin de l'isolement diplomatique qui avait suivi l'humiliation de 1871. Le souvenir de ce fait d'ordre national, appartenant également à nos annales locales, est un de ceux qui sont demeurés les plus vivaces dans la mémoire des générations de la région toulonnaise de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e.

Mais revenons à ce matin du 13 octobre 1893.

L'ARRIVÉE DES NAVIRES RUSSES

À 8 heures 45, du matin, la vigie de la Croix-des-Signaoux signale les bâtiments russes en vue à 5 milles dans le sud-ouest du cap Cépet.

À 9 heures 30, à l'entrée de la Grande rade, une division légère française, conduite par le croiseur *Davout*, arrive par le travers de l'escadre russe et salue, de treize coups de canon, le pavillon du contre-amiral Avellan hissé sur l'*Empereur-Nicolas-I^{er}* tout en prolongeant sa marche à contre-bord des navires russes.

L'*Empereur-Nicolas-I^{er}* a rendu le salut coup pour coup. Alors éclatent des hurrahs frénétiques sur tous les bateaux ; sur le *Davout*, la musique joue l'hymne national russe tandis que celle de l'*Empereur-Nicolas-I^{er}* fait entendre les accents de la *Marseillaise*.

Entre-temps, le remorqueur du port *Hercule* a arboré le pavillon de pilote et s'est porté à tribord du *Davout* ; ce remorqueur est chargé d'embarquer un pilote sur chaque bâtiment russe.

Sur tous les bateaux de guerre, les hommes sont à la bande et dans les mâtures ; l'heure est émouvante.

À l'entrée de la Petite rade, une flotte considérable a surgi de tous les côtés : paquebots venant de Marseille, de Nice, de Cannes ; vapeurs étrangers, yachts de toute provenance, bateaux de pêche et de plaisance, force « pointus » toulonnais, steam-boats de La Seyne et embarcations de tout tonnage et de toute forme viennent accueillir les visiteurs de la Marine impériale.

Cependant, une petite brise s'est levée en provenance du sud-est et les « pointus », avec leur voilure triangulaire, ressemblent à d'énormes mouettes rasant la surface des eaux.

Le spectacle de notre rade est vraiment superbe ; le littoral de l'Éguillette et de Balaguier est noir de monde et on aperçoit jusqu'en baie du Lazaret et vers les Sablettes une quinzaine de grands bateaux qui ont pris leur poste de mouillage.

En petite rade, l'escadre de la Méditerranée s'était disposée sur quatre lignes, amarrées à ses coffres, les équipages à la bande poussant d'énergiques acclamations, l'enthousiasme devenant d'instant en instant plus frénétique⁴⁴³.

À 11 heures 25, l'*Empereur-Nicolas-I^{er}* apparaissant à la hauteur de la Grosse Tour, échange des saluts avec cette vieille forteresse ; il est suivi par sa division qui, lentement, pénètre en rade intérieure.

Elle comprend, outre le navire amiral, l'*Amiral-Nakhimoff*, le *Pamyat-Azowa* et la *Rynda* qui est armée par des marins de la Garde, hommes magnifiques et bien tenus, à la taille athlétique, reconnaissables aux trois lisérés jaunes du col.

À Toulon, aussi bien dans la basse ville que sur les quais, on évaluait la foule à deux cent mille personnes environ et, sur le « Carré » du port, parmi les délégations, on reconnaissait celle du Conseil municipal de La Seyne ayant à sa tête M. Saturnin Fabre.

Ce même jour, d'ailleurs, on avait donné congé général à toutes les corporations, ateliers, bureaux et magasins de notre laborieuse cité ; tout le monde ou presque se trouvait sur la côte, en rade ou à Toulon.

Mais le soir du 13 octobre, La Seyne fut remplie d'une véritable mer humaine qui s'était grossie de flots d'étrangers débarquant des vapeurs arrivant de Toulon ; les établissements du port ainsi que l'hôtel de ville étaient brillamment illuminés et au siège des inscrits maritimes un emblème à symbole patriotique avait été installé par les soins du président Daniel.

Toute la soirée aussi, nos steam-boats furent pris d'assaut par les Seynois et leurs voisins avides de se rendre à Toulon.

443. Officiellement, la division navale russe venait rendre la politesse faite par l'amiral Gervais lors de sa visite à Cronstadt, en 1891, mais, en fait, il s'agissait bien d'autre chose.

PENDANT LES FÊTES

Pendant tout le temps que l'escadre russe resta au mouillage, en rade de Toulon, ce ne fut, au milieu d'une joie débordante, qu'une suite ininterrompue de réjouissances, de fêtes et de spectacles dans les localités de la région toulonnaise.

Mais pour comprendre un tel entraînement, il est indispensable de revenir quelque peu en arrière et de se mettre dans l'ambiance de l'époque contemporaine des visites de Cronstadt et de Toulon.

Durant de longues années, après ses revers de 1870-1871, la France s'était trouvée bien seule en Europe, diplomatiquement et politiquement, cela à côté d'un puissant voisin enorgueilli de ses victoires. Non seulement l'entente dite cordiale avec les Anglais n'était pas née, mais nos rapports avec eux étaient souvent plutôt mauvais ; il en était de même avec l'Italie appartenant alors à la Triple-Alliance. Le rapprochement opéré, vers les années 1890, avec la Russie impériale, rapprochement devenu bientôt préface d'une alliance, fut considéré par les Français comme étant la fin de cette solitude dans laquelle ils avaient vécu depuis le douloureux traité de Francfort de mai 1871 et, de plus, comme une augmentation sérieuse de la sécurité du pays.

Ce fut ce soulagement profond du public, cette satisfaction qui trouvèrent leur vigoureuse et pacifique expression dans l'accueil passionné que reçurent les marins slaves lorsqu'ils débarquèrent à Toulon en octobre 1893. Ces raisons et ces sentiments expliquent pourquoi les journées vécues par nos pères, à cette occasion, sont restées inoubliables dans la mémoire des populations et qu'elles tiennent une telle place dans nos annales.

Banquets, concerts à bord et en ville, réceptions, bals, représentations théâtrales, sans omettre batailles de fleurs et excursions, se déroulèrent presque sans arrêt à Toulon, à La Seyne, à Hyères, à Bandol, à Ollioules et en d'autres lieux.

L'affaire ne resta pas pourtant purement locale car des délégations d'officiers russes se rendirent à Paris avec l'amiral Avellan. Sur tout leur parcours, les trains qui les emmenaient furent salués au passage, dans les gares de Provence, dans la campagne, le long des voies ferrées, par de chaudes ovations et des vivats sans fin.

À La Seyne, le 19 octobre, une délégation d'ouvriers des chantiers locaux fut présentée au capitaine de vaisseau Lavroff, commandant de l'*Amiral-Nakhimoff*, qui, en l'absence de l'amiral Avellan, était le chef intérimaire de la division navale mouillée à Toulon.

Au cours de cette même journée, un vin d'honneur fut offert par notre ville à des groupes de marins russes ; des ouvriers de l'arsenal de Toulon, des soldats français et des matelots du cuirassé *Formidable* y prirent part ainsi que la musique du 111^e de ligne venue pour rehausser la cérémonie. Tout ce monde fut transporté de Toulon à La Seyne par des steam-boats de la compagnie locale qui avaient été loués dans ce but.

Ajoutons que sur le quai du port de La Seyne, les invités furent reçus avec solennité par la municipalité au grand complet et au milieu des vivats et des applaudissements les plus nourris.

Cependant, l'historien se doit de noter une ombre à ce brillant tableau : l'augmentation générale du cours de la vie résultant de ces fêtes et de l'afflux de population qu'elles provoquèrent. Voici quelques chiffres : dans la boucherie, le bœuf monta à 1 franc et à 1,40 franc de kilo, le porc passa à 1 franc, le boudin à 1,40 franc et le veau à 1,50 franc ; quant aux autres morceaux, ils se payaient 1,20 franc, 1,60 franc et 2 francs le kilo. Pour l'agneau, les prix étaient de 1,60 franc et de 2 francs le kilo également.

Ils paraîtraient encore bien modestes aux Seynois d'aujourd'hui.

UN INTERMÈDE :

LE LANCEMENT DU *JAURÉGUIBERRY* (27 octobre 1893)

La mise à l'eau à La Seyne, le 27 octobre 1893, d'un beau cuirassé portant le nom d'un marin qui s'était illustré en 1870, vint s'inscrire de façon heureuse dans le cadre de ces réjouissances.

Avec le Tout-Toulon y assistèrent des gens arrivés de divers coins de la France pour participer aux belles manifestations de notre région.

Par un beau temps d'arrière-saison, d'élégantes tribunes, décorées d'oriflammes et de tentures aux couleurs franco-russes, attendaient les invités des Forges et Chantiers de la Méditerranée ; de son côté, la musique du 111^e d'infanterie était prête à attaquer les hymnes nationaux des deux pays.

L'après-midi, à 2 heures 15, l'état-major de la division russe arrive acclamé par les personnes présentes tandis que le canon de la rade annonce la venue prochaine du président de la République, M. Sadi Carnot.

Effectivement, le premier magistrat de France est reçu, un instant après, dans le port de La Seyne, à l'appontement, par le maire de cette ville, M. Saturnin Fabre, entouré du Conseil municipal et de diverses personnalités locales, civiles, maritimes et religieuses.

Un cortège se forma et se dirigea vers la place de la Lune où, à l'entrée principale des Chantiers, se tenait M. Jouët-Pastré, président du Conseil d'administration de la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée, entouré des administrateurs : MM. Macuard, général Sébert, Bartolini, Babin ; du directeur général, M. Widmann. Au cortège présidentiel s'étaient joints MM. Amable Lagane, directeur des Chantiers de La Seyne ; Berrier-Fontaine, directeur des Constructions navales de Toulon ; Kauffer, Canet et Carié, ingénieurs, et une délégation des représentants du personnel.

Dès que le chef de l'État eut rejoint la tribune d'honneur, on procéda à la cérémonie toujours touchante du baptême du navire (on était encore, en 1893, sous le régime concordataire) ; c'était l'évêque de Fréjus et Toulon, Mgr Mignot, qui officiait ⁴⁴⁴.

444. La loi de séparation des églises et de l'État, abrogeant le Concordat de 1801, est du 9 décembre 1905. C'est, depuis cette époque, que les mises à l'eau des bâtiments, construits pour le compte du gouvernement français, ne sont plus accompagnées de cérémonie religieuse.

Sous le clair soleil d'octobre baignant la scène, le spectacle ne manquait pas de grandeur ; les uniformes brillants des armées de terre et de mer se mêlant avec harmonie aux grandes toilettes des dames et aux habits noirs des hommes et, d'autre part, les vaisseaux à flot ou en achèvement dans la darse et aux abords des cales étaient garnis d'une foule pittoresque, joyeuse, colorée appartenant à toutes les classes de la société. Sous la brise, les pavillons claquaient légèrement.

La cérémonie religieuse achevée, l'évêque prononça, devant une assistance aussi nombreuse qu'attentive, un discours empreint d'un haut sentiment patriotique. Pendant qu'il parlait, M. Carnot, debout et tête nue, prêtait la plus vive attention à ses paroles et soulignait divers passages par des mouvements de tête approbatifs.

Quand Mgr Mignot eut terminé, le président lui serra longuement la main en le remerciant avec effusion, et M. Dupuy, président du Conseil des ministres, lui demanda le texte de son discours pour le faire paraître au *Journal officiel*. L'impression sur la foule fut considérable.

Trois ans auparavant, aux mêmes Chantiers de La Seyne, Mgr Mignot avait béni le navire de guerre chilien le *Capitan Prat* (20 décembre 1890).

Il convient d'ajouter que ce prélat avait présidé à Toulon au début des fêtes franco-russes, aux prières faites en la cathédrale en faveur du succès de l'amitié des deux peuples et qu'il avait prescrit un *Te Deum* d'actions de grâce dans toutes les paroisses de la ville et des faubourgs. Par ailleurs, la présence de l'évêque aux fêtes officielles de la visite des bateaux russes fut fortement remarquée ; il arriva même qu'il parut un soir au balcon de la préfecture maritime aux côtés de l'amiral Avellan et qu'au sortir de la réception il fut longuement acclamé par les Toulonnais.

Mais, revenons au lancement du *Jauréguiberry* que nous avons laissé au moment du discours de Mgr Mignot.

L'heure du lancement était arrivée. Les dernières épontilles tombaient, on coupait les saisines, on libérait le bateau de ses ultimes entraves ; un coup décisif de la grande clef donna alors au *Jauréguiberry* son impulsion sur le plan incliné de la cale et on vit, aux accents de la musique et aux vivats de la foule, le beau vaisseau descendre à la mer avec majesté, sans hésitation, et prendre dignement possession de son élément liquide.

Au même instant où le *Jauréguiberry* entrait dans l'onde, un lâcher de pigeons fut effectué pour la plus grande joie de tous.

Un détail maritime : lors de la venue à cette occasion du président de la République à La Seyne, nos concitoyens, toujours curieux de tout ce qui touche à la mer, purent admirer à leur aise le canot-major de la Marine nationale qui avait conduit M. Sadi Carnot et sa suite dans les eaux calmes de notre havre. C'était une belle embarcation armée de vingt nageurs choisis avec soin parmi les divers navires de la flotte ; elle était peinte en blanc et elle était rehaussée d'ornements dorés et de sculptures. Quant aux avirons, ils étaient décorés d'attributs appartenant au domaine de Neptune, notamment de poissons, qui firent décerner au canot présidentiel, par des Seynois à l'esprit caustique, le surnom un tantinet irrévérencieux de « Bouillabaisse ».

Au-dessus du tableau arrière et conformément au règlement de la Marine de guerre, flottait le grand pavillon du président : couleurs nationales, comportant au centre, dans la bande blanche, ses lettres initiales brodées d'or « S. C. ».

Et, le soir même du lancement du *Jauréguiberry*, un banquet fut offert par la municipalité seynoise aux sous-officiers et marins russes, dans la grande salle de l'Éden-Théâtre-Concert de la place de la Lune, établissement récemment construit. Notre doyenne, « La Seynoise », y joua les plus agréables morceaux de son répertoire et on y entendit également de beaux vers de circonstance du poète toulonnais Jean Aicard ainsi que des chansons appropriées du chantre breton Yann Nibor, barde des marins et des pêcheurs d'Armorique.

Enfin, au cours de cette fête, des médailles du travail furent attribuées aux agents du personnel des Chantiers de La Seyne.

DÉPART DE L'ESCADRE RUSSE (30 octobre 1893)

Le séjour prévu de la division navale s'achevait, séjour appelé à rester dans l'histoire de notre pays ; on était arrivé au 29 octobre, il y avait donc seize jours entiers que nos nouveaux alliés se trouvaient chez nous où ils avaient trouvé un enthousiasme exceptionnel. Il fallait se quitter.

Après les ultimes et réciproques visites entre autorités, l'escadre de l'amiral Avellan appareilla le lendemain, 30 octobre, à deux heures de l'après-midi par un temps assez beau, avec un ciel un peu nuageux.

À coup sûr, elle ne pouvait qu'emporter un inoubliable souvenir des jours passés en France, dans nos eaux, sur notre sol.

Comme lors de son arrivée, beaucoup de Seynois se rendirent sur le proche littoral pour assister à son départ, en particulier à l'Éguillette et à Balaguier ; ils y restèrent jusqu'à ce que les derniers panaches de fumée signalant la présence des navires aient disparu à l'horizon ⁴⁴⁵.

LE CENTENAIRE DU SIÈGE DE 1793

Cette même année 1893, qui venait de voir la mémorable visite de l'escadre russe à Toulon, était celle aussi du centenaire du fameux siège au cours duquel le jeune Napoléon avait, en notre terroir seynois, fait ses débuts dans la gloire.

Un tel événement, un semblable souvenir ne pouvaient ne pas être rappelés à nos concitoyens de l'époque.

C'est dans le numéro 62, du 15-18 décembre 1893, d'un journal local du temps intitulé *de Tamaris à Monaco*, que nous avons puisé le récit pittoresque de cette commémoration, récit écrit dans l'ambiance encore vibrante des fêtes franco-russes toutes récentes.

445. Des navires de la division Avellan, de 1893, deux eurent une triste destinée : l'*Empereur-Nicolas-I^{er}* se rendit aux Japonais le 28 mai 1905 ; l'*Amiral-Nakhimoff* fut coulé, par torpilles, dans la nuit du 27 au 28 mai. Ces bateaux avaient participé, la veille, à la fameuse bataille navale de Tsouchima, sous les ordres de l'amiral Nebogatov.

Dans son avant-propos quelque peu dithyrambique par son style, le journaliste signalait que le dimanche 17 décembre, une grande foule avait accueilli sur les quais de La Seyne le maire et les conseillers municipaux de Toulon débarquant du vapeur qui les avaient emmenés de la ville voisine ; ces « Officiels » étaient accompagnés du corps des pompiers, casque en tête, de délégations de sociétés diverses : folkloriques, musicales, gymnastique, patriotiques, etc. précédées de leurs bannières et portant de magnifiques couronnes.

À deux heures de l'après-midi, continuait le journal, un imposant cortège comprenant la population seynoise, les maires et délégués de toutes les communes environnantes s'était mis en marche aux accents de la *Marseillaise* en prenant le chemin de Tamaris et, ensuite, celui conduisant au fort Napoléon, lequel ouvrage était, en la circonstance, pavoisé aux couleurs nationales.

D'autres part, sur divers points de la commune de La Seyne, des oriflammes tricolores désignaient les anciennes positions des batteries françaises de 1793 : les « Sans-Culottes », sur le coteau de Brégaillon, les « Quatre-Moulins », au-dessus de la ville, les « Hommes-sans-Peur », les « Chasse-Coquins » et les « Républicains-du-Midi », sur les hauteurs de Gaumain et de l'Evescat.

Monté sur les talus du fort Napoléon, qui domine le territoire seynois, M. Saturnin Fabre, maire de La Seyne et conseiller général du canton, fit l'historique, devant ses invités, des journées à jamais glorieuses des 16 et 17 décembre 1793 et rappela le souvenir, cher aux Seynois, de la batterie française dite des « Hommes-sans-Peur ⁴⁴⁶ ».

Patriote et républicain, observe le journal, M. Fabre fit l'éloge de Carnot, l'« Organisateur de la victoire », de Dugommier, passa un peu trop rapidement peut-être sur le rôle du jeune Bonaparte et invita ses auditeurs à assister nombreux, sur les mêmes lieux, à la future inauguration d'un monument commémoratif qui aurait lieu le 14 juillet prochain.

Le monument en question ne fut malheureusement pas réalisé, et ce, malgré le désir évident de M. Fabre. Il convient de dire que déjà, avant lui, des esprits éminents l'avaient souhaité, entre autres la grande femme de lettres George Sand qui s'était intéressée à ces grands souvenirs de la Révolution lorsqu'elle séjournait à Tamaris.

Ce fut aussi le vœu d'un Seynois, le chanoine Edouard Daniel, qui, de son vivant, regrettait que La Seyne ne cultivât pas davantage le culte de la mémoire de l'Empereur ⁴⁴⁷.

Après M. Fabre, M. Paul Coffinière, doyen de la presse régionale, prit la parole et souligna la valeur de la manifestation à laquelle on assistait ; son discours fut suivi

446. Nous avons raconté, en détail, ces événements militaires dans le chapitre consacré au siège de 1793.

447. Une Société historique locale, les « Amis de La Seyne », veut combler cette lacune en faisant apposer, avec le concours de la municipalité, une plaque commémorative, évoquant la mémoire des héros de 1793, sur une avenue publique du quartier de La Chênelaye proche la position de la célèbre batterie dite des « Hommes-sans-Peur ».

de la lecture d'un poème de circonstance faite par un poète de langue provençale, M. Courtin.

Cette journée du 17 décembre fut dignement clôturée le soir par un dîner de trente-deux couverts offert par M. Fabre, lequel banquet fut suivi d'une représentation de gala donnée à l'Éden-Théâtre de La Seyne.

En dehors de la célébration purement seynoise de l'émouvant centenaire, ce dernier fit l'objet, le lendemain 18 décembre, de patriotiques manifestations à Toulon même où, également, un banquet de trois cents couverts rassembla des invités de la municipalité de cette ville. Ce repas fut présidé par le duc d'Abrantès, petit-fils du sergent Junot de 1793.

Le maire de Toulon, M. Ferrero, y fit un pathétique discours au cours duquel il s'écria : « Le monument de La Seyne racontera la prise de Toulon » et M^e Piétra, bâtonnier des avocats, produisit une belle conférence historique qui intéressa vivement ses auditeurs.

Ajoutons, pour terminer, qu'à neuf heures du soir, une entraînante retraite aux flambeaux se déroula à travers la cité toulonnaise avec le concours des musiques des équipages de la Flotte, du 111^e de ligne et de la fanfare du 4^e régiment d'infanterie de marine.

LA CATASTROPHE DE LA GOUBRAN (mars 1899)

Cet événement a laissé aussi un grand souvenir dans la population seynoise, mais c'est un souvenir douloureux comme celui que laisseront, au XX^e siècle, ceux des catastrophes de l'*Iéna* (1907) et de la *Liberté* (1911).

Bien que l'affaire de La Goubbran se fût passée en territoire de Toulon, les lieux où elle se produisit sont trop voisins de celui de La Seyne, où elle fit d'ailleurs des victimes et occasionna des dégâts, pour qu'elle n'ait pas eu le plus profond retentissement dans notre ville et pour que les Seynois n'en aient pas gardé fidèlement le souvenir.

L'affreuse tragédie se déroula dans la nuit du 5 au 6 mars 1899. Elle fut causée par l'explosion d'une poudrière située à l'ouest de l'embouchure de la Rivière Neuve, creusée par Vauban pour détourner les eaux du Las, et elle anéantit presque entièrement un vivant quartier qui s'était formé à la suite de la création des établissements militaires et de l'exploitation de carrières. On compta près d'une centaine de morts et de nombreux blessés ; des immeubles furent littéralement soufflés par la puissance de la déflagration provoquée par l'explosion.

Or, dans cette fatale nuit du 5 au 6 mars, il était deux heures vingt, un détonation formidable, inouïe, réveilla la région toulonnaise, l'axe de la commotion se situant sud-nord. Dans les rues de Toulon et de La Seyne, les gens brutalement tirés de leur sommeil se répandirent bientôt ; angoissés, ils foulaient à leurs pieds des débris de tuiles et de maçonnerie. Dans certains immeubles, des cloisons étaient disloquées, les portes et les fenêtres ouvertes dans un fracas de vitres brisées ; meubles et lits avaient été repoussés sans ménagement.

Pourtant le ciel était pur, les étoiles brillaient au firmament. Bientôt, cependant, un lourd nuage compact s'éleva dans l'atmosphère, une odeur âcre de poudre se répandit et une poussière légère retombait en pluie fine sur les passants.

Quand le jour se fut fait, on put voir des devantures de boutiques arrachées ou disloquées ; à Toulon, par exemple, de gros dégâts purent être constatés chez les grands magasins Thierry et Sigrand, au grand café Central, boulevard de Strasbourg, au Pont-du-Las et en maints autres endroits. Il y eut des effets curieux : devant le théâtre, un cocher fut enlevé de son siège et projeté sur le sol, tandis que sur le port un douanier fut renversé par un souffle puissant.

Sur les lieux de l'explosion, ou proches de ces derniers, la dévastation fut naturellement infiniment plus grave et meurtrière. Le service de garde de la poudrière sautée avait été décimé : la sentinelle déchiquetée, le caporal chef de poste et un autre soldat tués, on releva trois militaires grièvement blessés. Ces hommes appartenaient au 8^e de marine en garnison à Toulon. Dans un large rayon à la ronde, des maisons étaient sinistrées, leurs occupants ensevelis sous les décombres, blessés ou sans toit.

C'était la poudrière n° 1 qui avait sauté et non, comme on l'avait cru tout d'abord, la poudrière de Milhaud située à huit cents mètres de la précédente. La poudrière n° 1 contenait dix mille kilos de poudre B et vraisemblablement des gargousses, tandis que la poudrière n° 2, non sinistrée et située à La Goubran aussi, renfermait cent vingt tonnes de projectiles chargés dont une partie en mélinite ⁴⁴⁸.

La toiture du hangar à ballon de Milhaud avait été emportée et toutes ses vitres étaient brisées.

À LA SEYNE

À La Seyne, l'explosion ne put être que fortement ressentie, cette ville étant peu éloignée du quartier de La Goubran et aucun obstacle géographique ne formant écran du côté du nord-est ; la surface de la mer, dans la baie de Brégaillon avait, au contraire, favorisé la propagation des ondes de choc dont notre ville eut à subir les effets. Les quartiers nord de notre commune furent évidemment les plus touchés ⁴⁴⁹.

Il y eut des habitations dont les murs furent lézardés, des persiennes arrachées et des cloisons renversées ; des blocs de pierre pesant près de deux cents kilos furent projetés à deux kilomètres de distance.

Les journaux de l'époque relatèrent même que l'un de ces blocs vint retomber sur la voie ferrée, près du pont de l'Escaillon, et qu'il fut enlevé juste avant le passage d'un train.

Quant à la route de La Seyne à Toulon, elle fut littéralement recouverte de décombres et d'une sorte de boue noirâtre, très épaisse au dire des contemporains.

448. On a dit que la poudrière n° 1 contenait 50.000 kilos de poudre B, mais c'est inexact.

449. La poudrière explosée était seulement à 1,500 km environ de La Seyne, à vol d'oiseau, même moins de Brégaillon qui fut son quartier le plus atteint. D'ailleurs, la partie la plus occidentale de la Pyrotechnie, à l'est du champ de courses, se trouve en territoire de La Seyne.

LES SECOURS

Ils s'organisèrent rapidement et ils affluèrent de toutes parts. Pour nous limiter au rôle de notre commune, nous dirons que des mesures furent prises sans tarder par la municipalité François Bernard, par les Forges et Chantiers, par les collectivités locales dont le Collège des pères maristes et l'Institution des frères du boulevard du 4-Septembre.

Parmi les premiers Seynois qui se trouvèrent sur le champ du désastre, on nota la présence de M. Sans et de deux de ses amis qui, lors de cette fatale nuit, revenaient à pied de Toulon ; ils étaient parvenus devant l'entrée principale de l'École de pyrotechnie maritime, à deux heures vingt du matin, lorsque se produisit l'épouvantable explosion qui les coucha tous les trois à terre. L'un d'eux eut son pardessus enlevé par le souffle. Ces bons citoyens se portèrent de suite au secours les pauvres gens de La Goubran et contribuèrent courageusement aux œuvres de sauvetage.

D'autres Seynois arrivèrent de grand matin sur les lieux de la catastrophe, faisant preuve de la plus haute abnégation et de la plus virile charité ; une équipe était dirigée par les citoyens Gros, premier adjoint, docteur Loro, et Sauvaire, pharmacien principal de la Marine.

Civils, marins et militaires rivalisèrent de dévouement ; on ne peut citer tous les cas tant ils furent nombreux. Chez nos compatriotes, il y eut l'abbé Audibert, Jules Allègre, ouvrier à l'arsenal ; Castellan, de Mouïssèque ; Léon Franchon, du parc d'élevage de Brégaillon ; des membres du groupe « Les Amis des Arts », des pères et des frères maristes, notre regretté père Joseph Baudoin, etc.

L'armée et la marine furent admirables : médecins, soldats de l'infanterie de marine, du 111^e de ligne, matelots du V^e Dépôt, artilleurs, ambulanciers, venus de Toulon, de Saint-Mandrier, de Six-Fours de La Gatonne et d'ailleurs se dépensèrent sans compter.

Un quartier-maître de manœuvre du cuirassé *Indomptable*, nommé Clavier, dont la famille habitait Brégaillon, parvint à dégager des ruines de sa maison un pauvre enfant de six ans qui s'y trouvait enseveli ; hélas ! ce dernier cessa de vivre au moment où on le retirait des décombres.

Au nombre des blessés de La Goubran, on releva les noms de la jeune Duboisset et de sa mère, épouse d'un garde d'artillerie (officier d'administration) qui, plus tard, vinrent habiter La Seyne. Les morts furent transportés dans les locaux de l'École de pyrotechnie et de l'hôpital de la Marine transformés en chapelles ardentes ; les blessés dans les établissements hospitaliers de Toulon et de La Seyne et dans une ambulance installée à Brégaillon même.

On eut aussi à déplorer la mort d'une jeune fille de vingt-trois ans, Jeanne Aubert, de La Seyne. Cette pauvre victime reçut des obsèques particulièrement solennelles et émouvantes qui furent faites aux frais de la commune. Le Conseil municipal y assista en corps et un lieutenant de vaisseau y représenta le vice-amiral, préfet maritime ; dans le triste cortège se trouvaient : l'« Avenir seynois », l'orphéon Gaudemard et la Fanfare garibaldiennne. Au cimetière, à l'instant où le cercueil était

descendu dans la tombe, l'orphéon Gaudemard exécuta, dans l'émotion générale, le Requiem de Pétrarque, œuvre d'un fils d'Ollioules, Hippolyte Duprat.

Des télégrammes et des lettres exprimant condoléances et sympathies affluèrent de tous les points de France et de l'étranger.

Précisons que dans les seules communes d'Ollioules et de La Seyne, les destructions furent estimées à un million de francs-or, soit près de trois cents millions en monnaie actuelle ; un crédit d'urgence de mille francs-or (trois cent mille francs environ actuels) fut voté par la municipalité seynoise pour aider les familles du pays sinistrées ou éprouvées par la perte d'un membre.

Des fêtes de charité furent données par les sociétés locales ; on fit des souscriptions pour le même objet.